

« Le renseignement, ça se produit à l'ombre,  
comme le champignon ou l'endive. »

Alexandre Jenni

## PROLOGUE : SERPENS CAPUT

*Dimanche 23 décembre 2012, en montant vers Courchevel*

« À la Saint-Évariste, jour de pluie, jour triste ». Le dicton du jour prenait tout son sens sur les cent derniers kilomètres que Serpentes se tapait. Quand même, être appelé par le « boss » la veille du réveillon de Noël ! Il rageait de devoir se coltiner un Paris-Courchevel en urgence alors que le premier homme de France ne l'avait plus contacté depuis leur unique rencontre de juillet.

Cette manie aussi de ne pas le faire venir à l'Élysée et de privilégier les lieux de villégiature renforçait une défiance qui en devenait naturelle. Si le Fort de Brégançon avait été le lieu de leur seule entrevue, cette fois-ci, l'endroit était plus discret et inconnu à l'inventaire du Centre des Monuments Nationaux. Bien sûr, son rôle lui interdisait de critiquer l'autorité suprême. Mais après tout, il avait servi la France à toutes les sauces, et avait le droit d'avoir, lui aussi, un avis bien que la dernière carte d'électeur en sa possession n'arborât qu'un fier tampon datant de mai 1981. Et puis, le Premier homme de France avait, dès le 15 mai, mis l'agence spéciale dans une sorte de stand-by. Il se demanda alors si une réactivation même potentielle serait au programme.

Au fur et à mesure que l'altitude affichée sur l'ordinateur de bord de la puissante BMW série 7 augmentait, le chauffeur semblait se pencher vers le volant. S'accrochant à ce dernier, il peinait de plus en plus à faire la différence entre pluie et neige. Heureusement, les quatre roues motrices continuaient à donner, à tout le moins, l'illusion du confort de la route qui se tordait au gré de l'ascension. Serpentes, lui, s'affaissait de plus en plus sur le siège arrière droit.

- Il y a une station-essence dans un kilomètre, Monsieur Oscar.
- Arrêtez-vous-y ! Nous y prendrons un café.
- Bien Monsieur. Si je puis me permettre, Monsieur Oscar, ne devrions-nous pas réserver un logement pour la nuit ?
- Bonne idée. Vous vous en chargez, Sergent<sup>1</sup> ?
- Bien sûr. Je fais ça maintenant, dit-il en fouillant dans le répertoire de téléphone affiché sur le tableau de bord.

La bretelle menant à l'aire d'autoroute était dégagée et vide. La berline stoppa tout net sur le premier emplacement de parking disponible. Sergent raccrocha le téléphone, la réservation n'avait pas été si facile à obtenir mais, après un coup de fil à la Gendarmerie locale, et grâce la solidarité « gendarmesque », une chambre à lits doubles places avait été réquisitionnée. L'imposant mais véloce Sergent sortit de la berline et ouvrit la portière arrière droite. Soudain, une ombre surgit du véhicule mitoyen, une Volvo. Un peu moins d'un mètre quatre-vingts, une barbe fournie mais taillée, un regard vert clair, des cheveux courts en brosse, d'une sérieuse carrure, il était vêtu d'un blouson sombre North-Face. En sortant de la BMW, Oscar et Sergent se regardèrent étrangement,

---

<sup>1</sup> Voir Prologue du tome 1.

s'arrêtèrent lourdement aux détails physiques du bonhomme, et finirent par se faire un « non » discret de la tête, la mine déçue et rassurée en même temps.

Ils pénétrèrent dans la station, et approchant de l'espace café, sous la lumière intérieure claire des spots LED, ils validèrent qu'ils ne venaient pas de croiser un fantôme. En silence, un café noir chacun. Sans sucre.

- Vous y pensez encore ? demanda Sergent.
- Comment ne pas y penser ? Et vous ?
- Il était mon ami. Je lui ai appris beaucoup de choses. J'ai encore du mal à croire qu'il se soit fait tirer comme un lapin.
- Étonnant en effet. J'ai eu du mal à y croire. Et puis j'ai appris tous les secrets, les cloisonnements, soupira Serpentes.
- Vous pensez encore qu'il travaillait pour la concurrence ?
- Il travaillait pour lui. Ce dernier dossier était pourtant simple. Je ne sais pas ce qui a merdé.

« *Merdé ?* », pensa Sergent. Ce qui était troublant, c'était d'entendre Serpentes parler avec tant de familiarité. Étonnant aussi qu'en qualité d'ancien tireur de précision du GIGN et formateur pour à peu près tout ce que compte d'unités spéciales l'Hexagone, on lui eût attribué une mission de chauffeur ! De chauffeur armé, mais quand même. À ses yeux, transporter le patron de l'ASPIC<sup>2</sup> était ce qu'il y avait encore de moins mauvais dans sa situation.

Il se mit soudainement sur la défensive sans pour autant le montrer. Peut-être Serpentes lui avait-il tendu une sorte de piège. Il avait appris à Saint Val pourtant loin d'être un néophyte en la matière bon nombre de techniques de combat. Un commando-marine, et un solide. En contrepartie tacite, l'espion lui avait enseigné certaines techniques psychologiques très utiles dans le cadre de missions de renseignement. Quelque chose clochait. Comment Serpentes pouvait-il croire Saint Val en vie ? Et si tel était le cas, s'il avait des informations, pourquoi la vipère ne s'était-elle pas manifestée auprès de lui ?

Les cafés avalés, le temps de repartir était venu. La cigarette de Serpentes fumait encore sur le trottoir lorsque la BMW quitta l'aire de la station féline, Esso. La neige tombait de plus belle. La couche au sol s'épaississait au fur et à mesure. Le charroi n'y pouvait rien. Le capiton alpin s'installait dans la vallée. Après avoir fureté le long des routes de montagne et dépassé l'imposante structure en bois de l'hôtel de la Sivolière, la voix alcaline du GPS annonça l'arrivée devant le numéro 10 de l'allée qui se confondait avec la forêt naissante.

Avant de descendre de la grosse cylindrée, Sergent montra patte blanche. Les superflics du SPHP<sup>3</sup> étaient sur le qui-vive. La carte d'accréditation et le patronyme de Sergent suffirent à les rassurer. Il s'étonna quand même de ne pas voir de membres du GSPR<sup>4</sup> chargés de la protection du Président.

<sup>2</sup> Agence Spéciale pour la Protection des Intérêts Communs

<sup>3</sup> SPHP : Service de Protection des Hautes Personnalités. Service de police chargé de la protection des dirigeants et ex-dirigeants de la République Française. En 2013, le service fut renommé le SDLP : Service De La Protection

<sup>4</sup> GSPR : Groupe de Sécurité de la Présidence de la République. Unité de la Police Nationale et de la Gendarmerie Nationale rattaché au Service de la Protection. L'unité assure la protection immédiate et personnelle du premier homme de France. Elle contribue aussi à la planification des opérations de transport et de déplacements des personnes sensibles : famille présidentielle, anciens présidents, conseillers spéciaux...

- Totor n'est pas là ? s'inquiéta-t-il ?
- Si. Avec une dame et un invité. On se charge de la protection féminine. Les collègues du GSPR ne sont pas conviés durant les sorties nocturnes. Tout fout le camp et nous, on se retrouve avec un boss à protéger. T'aurais pu croire ça, toi ?
- Moi ? Non. De mon temps, on aurait refusé de lâcher Totor !
- De ton temps, c'était un autre temps, l'ami. T'étais avec qui, toi ? Le Grand ?
- Oui. Chirac, c'était un bonheur à travailler. Tous les gars du GIGN demandaient à être affectés au Grand, comme tu dis ! Question de bouffe et de facilité.
- Il devait être bon papa, non ? Pas de sortie nocturne, pas de salopes à tirer à l'ouverture de la chasse à cuisses. Putain, pas comme celui-ci ! En quelques mois, j'ai déjà opéré avec cinq gonzesses. Sans compter l'officielle !
- Y a plus rien comme avant.
- Si, dit-il en tâtant la crosse du Python 357 qui se lovait sur la hanche.

Comme au bon vieux temps, le guidon du canon et la mire du 357 avaient été limés. Héritage des premiers gorilles de l'Élysée, sous le Général<sup>5</sup>. Le thé coula de la bouteille thermos dans la guérite de veille alors que Serpentes gravissait les quelques marches en bois recouvertes de gros sel menant à l'entrée principale du chalet. Il sonna, s'attendant à être accueilli par un engoncé en livrée. Il n'en était rien. Le climat était franchement détendu, familial. L'actrice le précéda après lui avoir décoché un sourire façon fleur de macadam. Le chalet était vieux d'aspect et dépassé, comme son hôte principal. L'intérieur était plutôt moderne et jeune, comme son hôtesse. La moquette beige se mariait à merveille avec les bottillons en cuir clair. Elle portait un jean de couturier et un pull à col roulé qui laissait poindre deux œufs sur le plat ornés de deux raisins de Corinthe. Rien d'autre à part une série de bagues décoratives de mauvais goût et un vernis d'un rouge socialiste.

« *Le Président du nouveau catalogue hiver est arrivé* », pensa-t-il en avançant vers celui qui commençait déjà à décevoir les électeurs ayant choisi de sortir le nain. L'homme trônait dans un fauteuil à une place. Assis à côté de la cheminée où crépitaient quelques bûches, il était vêtu d'un pantalon de costume bleu foncé, une chemise blanche maculée de quelques shrapnels de cacahuètes dont le bol était bien enraciné entre les mous genoux. Il releva la tête et sourit. Les pantoufles, c'était du « *too much* », un léger et discret rictus traversa Serpentes.

- Bonjour Monsieur le Président.
- Bonjour, Oscar, c'est bien cela ?
- C'est bien cela, Monsieur le Président.
- Asseyez-vous.

Aussitôt, la théâtreuse annonça les couleurs : vin jaune, Campari, Ricard, Whisky ou Key. Une boisson made in Loch, ce fut le choix de la vipère en chef.

---

<sup>5</sup> Un premier embryon de service de protection de la fonction présidentielle, sous le Général de Gaulle, avait vu le jour. Certains de ses membres inventèrent certaines techniques de tir instinctive ; notamment Raymond SASIA qui eût l'idée de limer les organes de visée du canon pour dégainer l'arme plus rapidement.

Après quelques banalités et évocations, le bey franchouillard tailla dans le vif du sujet.

- Nous avons des problèmes importants en Afrique : la Libye, le Sahel et cette fournaise malienne sont de mes plus grandes inquiétudes. Vous connaissez ces zones ?
- Oui. J'ai bien connu quelques coins sous ces latitudes, Monsieur le Président. Que puis-je faire pour vous ?
- Eh bien, tout ça me paraît engageant. Vous savez, en cette veille de réveillon, dans le calme de la vie politique, j'ai tenu à vous présenter quelqu'un.

Au même moment, un homme entra dans la pièce. L'air un tantinet playboy, la démarche presque paisible et l'assurance d'un trader camé jusqu'au fion, ce quinquagénaire était connu pour être de l'entourage familial du premier homme de France.

- Vous connaissez mon ex-beau-frère Gérard ?
- Oui, Monsieur le Président.
- Enchanté, fit le cadre supérieur des services extérieurs de renseignement français.
- Ravi, lâcha avec prudence et une peur dicible le patron de l'ASPIC.
- Alors comme ça, cette histoire de service spécial présidentiel était bien vraie !

Nul doute maintenant que Serpentes était pris dans une sorte d'entonnoir, un piège à mouches. En face de lui, son patron sur papier. À sa gauche, une vamp souriante. À sa droite, l'un des dirigeants de la DGSE<sup>6</sup>. Deux personnes sur les quatre dans cette pièce connaissaient un des secrets les mieux gardés de l'État sans y être contractuellement autorisées. Même si les épouses des présidents connaissaient d'une manière floue l'existence de l'ASPIC, rares étaient les amis, beaux-frères ou encore cousins éloignés mis dans la confiance. C'était une grande première, mais Serpentes était loin de se douter qu'il s'agissait surtout d'une grande dernière.

*Lundi 24 décembre 2012, Jérusalem*

Les préparatifs pour la fête de la Nativité battaient leur plein dans tout le quartier chrétien. Le micro village était en effervescence et les enfants couraient çà et là. Deux d'entre eux charriaient un homme attablé à la terrasse du petit bistrot « le Montmartre ». Le zinc était tenu par la même famille depuis 1967. Cinq ans après avoir quitté l'Algérie, leur pays, les Zmit avaient décidé de rejoindre la terre d'Israël au lendemain de la guerre des Six Jours, en plein mois de juillet. Ils n'étaient pas juifs mais avaient toujours vécu avec pour entourage direct des descendants de David. Les cinquante-cinq mois passés en France avaient eu raison de leurs espoirs usés par le racisme envers les Pieds-noirs. Au diable cette République ne reconnaissant pas les siens, si éloignée des coutumes ancestrales du christianisme des origines et de sa culture de l'accueil de l'autre.

<sup>6</sup> Direction Générale de la Sécurité Extérieure. Sous l'égide du Ministère de la défense, la DGSE intervient hors du territoire national pour des missions de renseignement, d'espionnage et d'actions armées.

Ainsi, le bistrot créé par Joseph Zmit passa de sa main à celle d'Albert qui la passa à Maurice qui travaillait avec son fils Régis qui surveillait lui-même Ilan et Lior, les deux petits bouts nés de papa chrétien et de mère juive. Les futurs tenanciers, si Dieu le veut. Ilan approcha de l'homme et lui demanda :

- Où as-tu appris à parler le français, Monsieur ?
- Chez mes parents. Je crois.
- Tu es français alors ?
- Je l'ai été, mais maintenant je suis ici.
- Mon papa dit que tu es plutôt belge.
- Ton papa dit que je suis belge parce que j'ai dit à ton papa que je l'étais.
- Alors tu es quoi ? demanda le plus blond des deux.
- En Belgique, on parle aussi le français ! renchérit Lior, son frère.
- Vous parlez hébreu tous les deux. Donc vous êtes juifs ! Mais vous parlez aussi le français, alors vous êtes quoi ?
- Tu parles comme un rabbin ! lancèrent simultanément les deux petits.

L'ordre du père siffla à travers toute la terrasse dans un français plus proche de celui du bled que du seizième arrondissement parisien. « *Filez garnements. Allez voir votre grand-mère pour la fête de ce soir, bourricots que vous êtes.* »

- Excuse-les, mon ami. Ils sont si excités par Noël. Heureusement que ma « feuj » de femme est tolérante.
- Ne t'en fais pas. Ils me font bien rire et me rappellent que l'homme a de l'avenir devant lui avec des têtes si bien faites.
- Que Dieu t'entende, mon ami. Aujourd'hui, et tous les jours d'après. Tu es certain pour ce soir ?
- Certain. Joyeux Noël.

Il quitta la terrasse avec un certain pincement au cœur. Passer les fêtes de Noël seul, il l'avait déjà fait. Loin de chez lui, c'était déjà fait aussi. Mais c'était son premier Noël en tant que mort. Certains prieraient pour lui ce soir, pour son souvenir, pour son salut. Lui, il ne prierait que pour ceux qui avaient déjà traversé la vallée de la mort. Peut-être devait-il prendre cela pour une deuxième naissance. Attendre Pâques pour revenir sur l'avant de la scène était une option de circonstance assez amusante.

Il rentra dans le petit appartement surplombant l'esplanade, du côté chrétien à tolérances multiples. Il s'allongea sur le canapé, ouvrit un nouveau paquet souple de Noblesse, en tira une Virginia Filter qu'il alluma avec la pochette d'allumettes siglée aux armes du Montmartre. Il aspira une profonde bouffée, ouvrit les stores vénitiens et contempla le soleil qui se préparait à se faire la malle à l'Ouest. Avec malice, il pensa à cet astre qui quotidiennement passait d'un camp à l'autre. *Séquence Cold War revival.*

Il avala une eau de Perrier glacée. Il ne faisait que quinze degrés dehors, mais l'air était lourd en cette fin de journée, et l'appartement du dessous, occupé par un Éthiopien qui ne se complaisait qu'une fois les trente degrés Celsius dépassés, faisait grimper la température par le sol. La chaleur montante

donnait à l'appartement des airs d'Eilat. Il s'endormit plus d'une heure, puis la montre MKII afficha l'heure de se doucher.

Il sortit du building, gagna l'artère principale du quartier puis monta en voiture. Après avoir équipé le GSM de la prise de recharge, et ouvert la vitre côté passager, il démarra la Mercedes E220 et se dirigea vers l'autoroute du Nord, vers son deuxième point de chute. Le SMS de réponse arriva rapidement. « *OK mon chéri. Viens me rejoindre à Maagan. Je finis à dix heures, la clef est TOUJOURS au même endroit* ».

*Au même moment, à la Ferme de Mailly-le-Camp*

Sergent était directement monté se coucher. Plus de trente heures de route sur trois jours, des horaires décalés, peu de sport et de la bouffe de voyage, l'homme était HS. Il eut quand même une pensée pour Saint Val en cette soirée de Noël. Il n'avait pas le cœur à fêter ça en bas avec les autres. Il préférerait pleurer son frère d'armes, seul. Sergent avait peu de bijoux, comme il aimait à le dire, sa seule richesse se trouvait être une montre Casio multifonctions. Il portait toutefois une croix en bois, comme celle des communiant, qu'il avait reçue d'un aumônier de la Coloniale au cours d'une mission africaine. Il serra l'objet et pria sincèrement pour l'ami défunt.

Grand-Papa avait donné congé au personnel de maison. Le repas et ses plats multiples étaient réservés au chaud dans les fours. Amérigo et Carlotta n'étaient pas loin, ils recevaient leur famille dans la conciergerie qu'ils occupaient. Les vipères étaient absentes, fêtes obligent. Les premières et brèves nouvelles venant de Courchevel n'étaient pas de bons augures. Serpentes avait donné le ton brièvement par téléphone : dissolution et fusion. Alors quand il entra dans le salon, il observa quelques instants le Vieux et la misère faite à la bouteille de Cherry. Celle qu'il lui avait offerte quelques semaines plus tôt pour son anniversaire.

- C'est ici que l'on amène les espions à noyer ? demanda Oscar.
- L'étang est plein de corps, veuillez creuser votre propre fosse, Monsieur, ricana à moitié le Vieux.
- C'est un Noël sordide. Cette année aura été celle de nos canicules.
- Un mort. Un nouveau patron incapable de comprendre les jeux auxquels nous jouons dans l'ombre.
- Et la dissolution officielle de l'ASPIC. Son rattachement à la DGSE comme pour dire la messe.
- Quel con ! C'est un Kennedy, un traître.

Serpentes relata en détails la conversation avec le Président et l'insistance du cadre de la DGSE. Ils avaient été obligés de faire l'impasse sur les anciens dossiers, mais ils exigeaient d'avoir accès aux ressources de l'ASPIC : espions et structures de couvertures comprises, pour opérer sur les théâtres qui rongeaient déjà la courbe de popularité du Président. Après l'apéritif plus que chargé, les deux hommes attaquèrent l'entrée gourmande lorsque Sergent se pointa dans un silence à faire hurler un cistercien taciturne.

- Je vous dérange, patrons ?

- Non, dirent les deux hommes dans un élan presque commun.
- Je ne veux pas entendre des trucs qui ne me concernent pas.
- À ce stade, tu peux être concerné par tout, affirma la plus vieille vipère.
- Ok. On mange quoi ?

Les trois hommes étaient dans la salle à manger « Bohême ». Une pièce en enfilade entre la salle de réception qui servait autrefois à accueillir les métayers, et le grand salon où trônaient souvenirs personnels et anamnèses de guerre. La vieille table où pouvaient se tenir six personnes était ancrée entre deux grosses bibliothèques dont le quart des mille livres étaient dédiés. Une desserte à vin portait un pichet d'eau, une carafe à Bourgogne gavée d'un liquide noirâtre, un CZ75 bien garni avec ses trois recharges de 15 coups chacune. Rien d'anormal.

- Nous allons proposer aux autres vipères de quitter le navire, Sergent.
- Et moi ?
- Toi aussi, tu peux quitter le navire si tu veux. Mais sache que tu as ton boulot de chauffeur de Serpentes, lui dit Grand-Papa.
- Je ferai ce que l'on me dit de faire.
- Tu as compris que notre service est dissous ?
- Oui. J'ai bien compris, M'sieur. La DGSE, je m'en fous ! J'ai déjà donné chez ces tarés du bulbe. Mais je vous suis, tous les deux. Je fais comme vous voulez.

On ne pouvait pas dire que l'homme était infidèle. Lui, il avait son idée en tête. Plus il se posait de questions, plus les choses devenaient floues mais il n'était pas de la race de ceux qui se contentent de simples explications. Le fin mot sur l'affaire Saint Val, il l'aurait, coûte que coûte. Et pour cela, mieux valait rester aux affaires.

Il fut convenu que Serpentes donnerait les clefs de l'ASPIC à la DGSE, mais temporairement. Le Vieux exposa son plan. Durant les années soixante, le problème s'était posé alors qu'il opérait pour le SDECE<sup>7</sup>. Les réseaux dormants, les armées secrètes de l'OTAN, avaient été créés au sein même des institutions publiques et judiciaires. Il suffirait transformer officieusement l'ASPIC en service de réseaux dormants. Opérant selon le bon vouloir de la DGSE en apparence, elle resterait fidèle à sa mission première. Une fois la nouvelle magistrature suprême actuelle remplacée, on repasserait au mode « normal ». Pour l'instant, on en était à la réactivation des bonnes vieilles méthodes. En espérant qu'un deuxième volet au mandat ne serait qu'une mauvaise farce.

- C'est comme un nouveau Vichy, nous opérerons de l'intérieur en attendant.
- Le mou du genou n'est quand même pas un nouveau Pétain, patron.
- Vous gardez l'ASPIC, Serpentes, mais virez-moi les meilleures vipères chez moi. Appelons notre réseau secondaire Daboia, du nom de cette vipère mauritanienne qui pétera à la gueule de ce petit prétentieux d'énarque qui nous fait avaler des couleuvres.

<sup>7</sup>SDECE : Service de la Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage. Se prononce ZDEK. Créé en 1945, dissous en 1982, ce service est l'ancêtre de la DGSE. Ses attributions étaient « officiellement » orientées à l'extérieur du pays (service extérieur). Outre le renseignement (collecte et analyse), le SDECE disposait de services armés pour les opérations militaires, secrètes et spéciales.

- À vos ordres.
- Et puis Pétain, il a eu le mérite de la Première, même si le relâchement après la deuxième vague germanique lui a été fatal.

Cela faisait déjà quelques années qu'Oscar n'avait plus eu l'occasion d'obéir au Vieux qui en un tournemain venait de reprendre du service. Le repas se poursuivit, assez dévotement. Finalement, on pouvait fêter la Natalité et se réjouir d'avoir à rouvrir les portes secrètes que l'on avait claquées à contrecœur après la chute du mur de Berlin.

*Quelques heures plus tard, près du lac de Tibériade*

Il enfonça la clef dans la serrure multipoints de la porte d'entrée du coquet bungalow. Il se retourna, personne. Il remit la clef juste sous le coussin du fauteuil en rotin qui semblait attendre que l'on s'émerveille du coucher de soleil sur le Golan. Au loin, montait un air de guitare reconnaissable, l'on y évoquait la couleur dorée de la ville Sainte. Quinze ans qu'il n'était plus venu ici. Rien ne semblait avoir vraiment changé, le lac immense, la poussière du sol qui s'accroche aux semelles et qui pénètre même dans les plus hermétiques chaussures, les bungalows que la communauté fournissait aux kibboutzniks. Même l'odeur des plantes, tout y était, jusqu'à l'emplacement de la clef. Il entra.

À quelques mètres de là, Sarah quittait le bar à cocktail du kibboutz. Elle avait souri à Golda, et puis avait rougi un peu à l'idée de retrouver « son Alexis ». Elle avait passé la fin de soirée à lui conter leurs ébats passés, leur rencontre et enfin leur rupture par contumace. La jeune blonde lui avait lancé un « *Yallah* » encourageant et une « bonne chance » en français. De la chance ? Inutile. Il était là, l'avait contactée par mail puis lui avait téléphoné à plusieurs reprises. Rien n'avait vraiment changé, un peu comme avant. S'approchant de plus en plus de la rencontre, son cœur palpitait et les questions fusaient. Pourquoi le silence, pourquoi revenir comme ça. Elle avait tellement de questions qu'elle les oublia toutes une fois la porte ouverte.

L'amour dura deux bonnes heures. Pas un mot durant les premières minutes, des regards, des gestes, de la tendresse. Puis, la reconnaissance faite, l'odeur à nouveau domptée, il explora d'abord le sexe. Ne surtout pas toucher les énormes seins maintenant, il risquerait l'explosion. Il fouilla encore, elle prit les choses en main, en bouche, et encore en mains. Enfin, elle vint s'asseoir sur la queue tendue en haletant. Implosion, fou rire. Une cigarette. Puis le couvert fut remis. Au troisième assaut, ils commencèrent à discuter tout en baisant. La jeunesse n'avait, elle non plus, pas disparu. On riait beaucoup dans le bungalow. Nouvelle clope, un verre tiré d'un sachet de lait. Et la discussion commença.

- Depuis combien de temps tu es en Israël ?
- Quelques semaines, je te l'ai dit au téléphone.
- Toujours aussi mystérieux.
- Toujours aussi belle. Une vraie souricière à amoureux.
- Ça m'a fait chier quand tu es parti. Et ces mails restés sans réponse.
- Tu veux vraiment parler de ça ?
- Non. Je m'en fous. Et puis je m'en fous aussi si tu pars à nouveau. Je sais, je sens que tu as besoin de moi.



- Pas faux. Il reste malgré tout un peu de toi dans ma vie. J'ai besoin de toi, c'est vrai. Mais...
- Connard. Tais-toi et baise-moi encore si tu veux obtenir quelque chose de moi.

L'appétit libidinal de la jolie brune aux yeux verts n'avait pas vraiment changé non plus. Les cheveux étaient courts maintenant, mais le corps était toujours aussi ferme malgré la quarantaine amorcée. Il la plaqua sur le mur, jouit encore une fois. « *On dort maintenant* » finit-elle par souffler. Son congé du lendemain serait une bonne occasion pour aider cet amour déchu mais partiellement revenu.

Ils s'étaient attablés près du lac. Le petit restaurant servait des spécialités piscicoles. Les champs d'agrumes aux alentours fournissaient les éléments sucrés des plats en sauce. Ils prirent un kebab de poisson. L'avocat était tout simplement divin en guacamole. Il entra très vite dans le vif du sujet. Il voulait tout savoir sur un Européen ou un Américain qui avait vécu dans un kibboutz proche du lac, très probablement celui de Kinneret. Proche de la soixantaine, le type n'avait plus donné signe de vie depuis quelques mois. D'après les informations récupérées par le pirate informatique Suffixe, l'homme était un habitué du milieu marin. Pêcheur, amateur de plongée. De taille assez haute et chaussant du 46 d'après l'annonce passée pour la revente de palmes usagées. Plusieurs identités avaient été découvertes par Suffixe. Mais sur le contrat de location scanné découvert sur l'ordinateur, il se faisait appeler Dwayne Mortimer. C'était tout ce que Suffixe avait pu récupérer. L'ordinateur s'était connecté une dernière fois d'une adresse IP utilisée par la police militaire israélienne. Ce détail, Saint Val se garda bien de le donner à la belle Sarah. Tout comme il avait volontairement omis de parler de la présence de l'homme sur le forum des Tueries du Brabant wallon, avec cet étrange nickname : Jimmy23.

Ils repassèrent au bungalow, elle le suça encore une fois bien copieusement. Vidé, il s'en alla avec la promesse de revenir, bientôt.

*Jeudi 18 juin 1981, Evere en banlieue bruxelloise*

Le CTR (Centre de Transmission) situé au sein même du quartier général des forces armées est une enceinte dans l'enceinte. Bien sûr, le niveau de sécurité y est élevé ; car en sus de concentrer les ordres des différentes composantes de l'armée belge (air – mer – terre – médicale), le CTR sert de relais avec le voisin d'en face, l'OTAN, dont le bâtiment est situé à peine à une petite centaine de mètres de là. Il suffit donc de traverser la route pour passer d'une infrastructure à l'autre ! Passages ô combien gardés avec barrières de circonstances.

Être bidasse à l'armée belge durant son service militaire obligatoire n'est pas une sinécure. Mis à part quelques unités d'élite comme les paracommandos ou les nageurs de combat pour lesquels il faut se porter volontaire, les places dans tous les autres corps sont attribuées avec quelques critères normalistes, beaucoup de hasard, parfois avec humour potache. Bien entendu, dans le climat géopolitique particulier des années de plomb, l'adhésion aux partis de gauche oriente le candidat rouge vers des tâches ingrates et des prérogatives

peu sensibles. Ce n'est pas le cas pour les soldats bruns, nostalgiques d'un certain passé peu lointain d'ailleurs.

Les dévots du fascisme sont souvent cantonnés à l'action et aux unités belliqueuses. Reste la catégorie des fils à papa et autres conscrits avec du relationnel qui eux bénéficient de places aménagées dans les casernes les plus proches de leur domicile. Il faut bien que Maman serre son petit tous les soirs. La guerre c'est quand même mieux quand on peut s'endormir paisiblement et sans soucis dans sa chambre d'enfant, entouré d'un bon édredon et de la tasse de lait chaud fumant sur la table de chevet. Alors si en plus, on est un nanti avec relations qui plus est proches de la droite de la droite, la plus catholique même, il y a de fortes chances que l'on se retrouve à l'État Major, et que la seule mission dangereuse, mis à part les risques de brûlures de café, soit celle de faire des photocopies pour son supérieur, l'ami de papa, au pire l'ancien prétendant de maman, cavalier déchu des bals et rallyes sponsorisés par l'ANRB<sup>8</sup>.

François-Xavier de Cock, dit FX en est une parfaite illustration. Presque une publicité. Comme Razmote et Tubercule, il est planton au service « *crypto* », attaché à la salle des télex. Tous appelés, ils sont chaperonnés par Éric Steelers, jeune sous-officier en stage qui partage son temps entre l'École Royale Militaire pour étudier et le CTR pour apprendre, sur le terrain, à mener des hommes. Ce qui relie encore plus les quatre jeunes gens souvent titulaires des mêmes diplômes, ce n'est pas seulement leur condition de sous-officiers ni les mêmes accointances philosophiques pour la religion celte : le grand Walhalla, Thor, Odin et autres « nordiqueries ». Non. Ce qui les relie vraiment, ce qui en fait des frères d'armes c'est leur appartenance à NewEra, le mouvement « in » et montant de l'extrême droite francophone.

C'est dans ce cadre qu'ils se rencontrent presque tous les soirs. C'est dans ce contexte qu'ils officient de petites missions de renseignement. Tous ? Non. Presque tous, sauf Steelers que l'on surnomme Bestiau. C'est un beau bébé, certes. Mais sa grande spécialité c'est la ratonnade d'immigrés. Le renseignement, lui il s'en fout. Son truc c'est l'action, la castagne, la cogne, l'amour du tesson planté dans la chair, le bruit de la batte sur le crâne et les volutes de briques rouges quand elles éclatent sur les dents des « *moutoufs* ». Pour lui, faire mal à son prochain est défendu ! C'est le curé de la troupe scout qui harangue cet axiome à longueur de prêche. Mais faire mal à un arabe, ce n'est pas la même chose. L'arabe n'est pas un humain et encore moins un prochain. D'ailleurs, pour lui, prochainement il faudrait qu'il n'y en ait plus. Michel Lijf dit Walky (pour Walkyrie), le lui a promis ! Il aura un jour à tenter de descendre un de ces collabos qui prônent le rapprochement culturel, un homme politique bien belge et en vue qui se mariera d'ailleurs en noces musulmanes quelques années plus tard.

Les jeunes hommes se côtoient donc ainsi toute la journée, enfin de huit heures à seize heures trente. Comme il n'y a pas grand-chose à faire, comme les demandes de destruction de documents et de photocopies ne sont pas non plus légion, ils passent du temps à refaire le monde à leur sauce au mess des « sous-offs ». Là, ils débattent, parlent et prévoient leurs activités nocturnes après avoir débriefé des opérations de la nuit passée. Les « *t'as l'air crevé* »,

<sup>8</sup> Association de la Noblesse du Royaume de Belgique : organisation œuvrant pour la conservation du patrimoine moral de la noblesse belge. Comptant quelque 13.000 membres, ce cercle fermé de réseautage mondain n'a pas de reconnaissance officielle.

« j'ai encore tabassé du négro », « je vais me faire un krouille ce soir », « on doit surveiller le domicile d'une pute près des étangs », « t'as vu en Espagne ? » et les « quand les Rouges de l'Est arriveront, ils ne vont pas être déçus », sont ce qui ressort le plus des discussions de ces jeunes hommes en devenir. Des promesses, un concours de longueur de bites. De l'action, il y en a parfois mais elle n'est jamais coordonnée. Alors, quand Hilaire Sarre, le commissaire de la Sûreté de l'État leur propose une mission chaude par l'intermédiaire de Michel, les esprits se resserrent, les coudes aussi, autour de l'envie d'en découdre pour le futur nouveau drapeau.

Presque deux ans que les deux hommes se fréquentent. Pour être précis, vingt-deux mois que Michel et Hilaire sont de plus en plus proches. Oh bien sûr, il en a fallu des heures passées à marcher dans les parcs de la capitale du petit royaume, des hectolitres de bières et quelques kilos de « stoemp ». Ils se sont d'abord beaucoup jugés et jaugés. Qui a, le premier, fait un pas vers l'autre ? Même eux ne s'en souviennent plus vraiment. Ce qui est certain est que cela s'est passé dans le quartier des Marolles, dans un bar où végétaient quelques extrémistes de droite parmi lesquels se trouvaient les membres du Front de la Jeunesse. Michel en assumait l'appartenance à cette époque même s'il n'osait pas en revendiquer la paternité tant le second membre fondateur était charismatique, Paul. Lui était de tous les coups et de toutes les organisations louches. Son appartenance au PIO<sup>9</sup>, à ses yeux, voilà le plus beau coup. Et c'est dans ce bar, au milieu des « casseurs de bougnoules » que tout ce beau monde se rencontrait.

Après la première rencontre, Michel a fait fonctionner son réseau. Très vite, il apprend qu'Hilaire fait partie de la Sûreté de l'État ; c'est pour cela que le recrutement a pris du temps, parce qu'il fallait répondre à la question : qui recrutait qui ! Eh oui, le risque était bien réel. La Sûreté a dans ses prérogatives la lutte contre les mouvements politiques extrêmes en marge des opérations classiques de contre-espionnage. Un peu comme les RG en France qui, durant des années, ont traité les Rouges et autres déviants du bulbe. Fin 1979, Michel a eu la certitude qu'Hilaire (que l'on surnommait le Jarre des années plus tard) est bien rallié à la cause. L'occasion de pénétrer la Sûreté était trop belle, pour une fois, c'était le larron qui faisait l'occasion. C'est à ce moment-là que le Jarre reçoit sa carte d'affiliation à NewEra que vient de créer Michel avec deux autres dissidents du Front. « Il faut faire du plus musclé et arrêter de nous mettre en marge du pouvoir, on doit le servir pour virer ces Rouges qui n'amènent que négritudes et bougnouleries. Relisez le Führer, il s'est tout juste contenté des Juifs », tout est parti de cette foutue discussion. Discussion qui a eu raison de Paul, le « suicidé » du 24 avril 1985.

- Ton Groupe et toi, vous allez piquer des documents de l'OTAN ! Voilà une commande du politique via la Sûreté ; vous bossez pour nous maintenant et vous êtes couverts !
- Couverts ? Bosser pour la SE ? Tu te fous de ma gueule ou quoi ? Tu m'as pris pour l'un des Dupondt de Tintin ?
- Tu voulais quoi, mon ami ? Tu voulais bosser pour l'État, non ? Le pouvoir en place, c'est pas notre couleur mais ce n'est pas non plus les Rouges !

<sup>9</sup> Public Information Office : créé en 1974 et dépendant de l'État-major de la composante terrestre de l'Armée belge, ce bureau supposé fournir des analyses était avant tout l'antre des opérations contre subversives contre les tentatives politiques et idéologiques communistes sur le territoire. Parfois considéré comme un réseau parallèle, le PIO a été maintes fois cité dans les affaires liées aux réseaux dormants de l'OTAN.

- Oui, je sais bien. Mais putain. C'est toi qui bosses pour nous !
- Oui. Mais je te ramène du boulot et du fric pour financer tout ça. Personne ne contrôle les dépenses. On peut demander 50.000 balles par semaine pour ça ! Je n'ai rien dit sur vous, tu parles !
- Rien, vraiment ?
- Non rien. Mais tu me prends pour qui ? Je te sers le truc sur le plateau. Mon connard de patron, le vieux de la vieille, il croit que je bosse avec ces idiots du PIO. C'est moi qui gère tous les contacts. J'ai les pleins pouvoirs et toi l'usufruit de tout ce boulot de couverture.
- Milliard, je ne voudrais pas être ton ennemi, mon salaud.
- Tu ne le seras jamais. On bosse pour la même cause. Bon, voilà le topo.

L'affaire est simple. Pour prouver que l'Armée belge est faible et l'OTAN vulnérable, qu'il faut renforcer la sécurité d'une manière générale dans ce pays d'assistés où les cocos et autres sympathisants socialistes peuvent parler librement, il faut frapper fort ! Non mais quoi ? Et quoi de plus efficace que de dérober des documents confidentiels. Michel a, par ailleurs, toute la latitude pour le faire. Les hommes, la couverture, les occasions, les motifs, l'envie, mais bien plus que ça encore, un accès complet à la salle des télex. Que demander de plus ? En sus, plusieurs livraisons sont possibles ! Avec le luxe de pouvoir choisir le type de document et l'aisance pour les photocopier, ce premier fait d'armes a intérêt à être bien vendu par le Jarre parce que la mission est bien trop facile et à répétition s'il le faut, sans se faire avoir tant que l'affaire n'est pas ébruitée.

- Tout le monde est d'accord avec ça ? demande Michel devant l'assemblée de ses troupes.
- Oui ! entend-on d'une manière collégiale et presque universelle.
- Bon. On commence demain. On sort les premiers documents juste pour voir. Photocopiages dans le CTR même et puis on remet le tout en place. Si ça marche, on piquera les documents sans les remettre pour voir quand nos « huiles » et « vinaigres » vont crier au loup.
- Et quand on se fera traiter de voleurs, ricane Éric.
- Avant qu'ils sachent que c'est nous ! On n'a qu'à piquer des documents dans les bacs de réception qui sont arrivés avant notre prise de poste. Personne n'y comprendra rien.
- En plus, avec notre réputation de facho... ils vont penser que c'est le KGB, rassure Éric.

FX, Razemote, Tubercule, Walky et Bestiau sont bien loin de se douter que le Jarre, leur frère d'armes, sera accusé quelques années plus tard d'être, tout comme son supérieur, une taupe du KGB et plus spécialement de son cinquième département dont les membres opèrent en France, en Suisse, en Italie, en Espagne et au Portugal en sus du Benelux.

*Jeudi 27 décembre 2012, Maily-le-Camp*

La neige était au rendez-vous de l'entre-deux fêtes. Oscar parti en repos familial, Grand-Papa avait rejoint Paris pour affaires personnelles. Sergent s'était retrouvé presque seul à la ferme. C'était un moment privilégié pour éprouver le

corps et les années. Le parcours du combattant, il l'avait maintes fois fait dans les conditions habituelles, c'est-à-dire entouré. Mais depuis quelques années, il n'avait plus eu l'occasion de crapahuter en solitaire tel un guerrier japonais répétant ses katas. Après avoir couru dix kilomètres et plongé dans la piscine glacée et grouillante d'amibes et à peine séché, il prit la Méhari pour rejoindre les catacombes sous le terrain d'entraînement. Il repensa à Saint Val, aux moments passés à l'habituer à travailler dans un endroit exigü, froid et humide. Il grailla les chargeurs du Colt45 et du Famas et pénétra dans la première cavité.

BANG-BANG. L'adepte du « double tape » tirait sur des cibles imaginaires. Faisant encore et encore les mêmes gestes, il s'appliquait à travailler le plus vite possible. BANG-BANG. Il avait perdu quelques frères d'armes tout au long de ces années passées à servir la France, à sauver le Français moyen de menaces dont il n'avait même pas idée. Plus sa concentration augmentait, moins il mettait de temps à frapper dans le mille.

À Luxembourg, au même moment, Nathalie se servait une tasse d'Earl Grey. Les volutes s'échappaient vers la fenêtre. Assise dans le canapé au premier étage, dans la salle de lecture de la maison, elle caressa doucement l'exemplaire dédicacé de l'Art de la Guerre. Elle n'avait perdu aucun combat juridique depuis que Saint Val lui avait offert cet exemplaire ancien et commenté par le père Joseph-Marie Amiot *himself*. Il devait valoir une fortune, mais bien plus encore pour elle car il contenait un petit mot d'Alexis. Un simple petit « à toi ». Elle alluma l'iPod et le hasard lui glissa dans les oreilles un « That Fatal Kiss » de Duran Duran. Sans doute que l'esprit de Saint Val flottait dans la pièce, enfin c'est ce qu'elle croyait. Elle téléphona à Sergent.

- Il me manque. Tu n'as pas eu de nouvelles ?
- Non. Rien pour le moment. J'ai essayé d'avoir plus d'informations à Malaga mais rien.
- Et pour l'ADN.
- Il n'y avait pas que le sien, mais le sien était bien présent sur la scène de crime.
- Tu ne trouves pas cela étrange qu'il nous ait demandé de nous rapprocher ?
- Il était mystérieux. Il m'a demandé de veiller sur toi pour qu'il ne t'arrive rien de fâcheux.
- Mais pourquoi n'avoir rien prévu avant et ne pas nous avoir prévenus ?
- Je ne sais pas.

Quelques jours après la mort de Saint Val, ils avaient tous deux reçu la visite d'un notaire mandaté qui leur avait donné à chacun un courrier avec différentes instructions. Sergent avait, par exemple, hérité d'une partie de la Commanderie des Tilleuls, via la société coopérative que Saint Val avait créée avec les paysans y travaillant. Condition *sine qua non*, ne rien dire à personne sauf à une certaine Nathalie qui, elle, avait hérité de l'appartement bruxellois via les actions de la société immobilière. Elle n'avait rien touché dans l'appartement, la locataire du bas avait beaucoup pleuré aussi, mais elle était à l'abri puisqu'un bail emphytéotique lui était accordé, en contrepartie, elle veillait sur le bâtiment.

Nathalie et Sergent s'étaient vus quelquefois. Elle avait beaucoup insisté pour qu'il se lance dans une enquête discrète mais exhaustive afin de savoir ce qui

s'était vraiment passé en Espagne. Elle soupçonnait une fuite maquillée. Lui, non ! Il ne concevait pas un silence absolu, surtout pas envers lui.

Il raccrocha, éjecta le chargeur vide, le remplaça et continua à transpirer sur la piste de tir non éclairée et enterrée. Au Luxembourg, elle reposa l'ouvrage et coupa le son de l'iPod, de plus en plus convaincue que Saint Val n'était pas mort, ce n'était pas possible.

*Vendredi 28 décembre 2012, Tel-Aviv*

Dans quelques heures la fiancée shabbat allait faire son entrée et tout le pays vivrait alors au son du recueillement spirituel, du rassemblement familial et du repos hebdomadaire. « *Chaque shabbat est un jour de fête au pays du lait et du miel. Et dès le vendredi matin, la préparation de ce jour béni se sent par l'entremise de l'ambiance festive et de la bonne humeur. Même lorsque pleuvent les bombes* ».

Saint Val avança doucement vers la fin de la digue de Tel-Aviv, côté sud vers le vieux port de Jaffa. Quelques bateaux croisaient, certains armés et battant pavillon bleu et blanc. Il se posa sur la rambarde et observa les allées et venues des passants. Rien ne paraissait suspect. Ou plutôt, tout paraissait suspect comme c'est toujours le cas en Israël. Tout le monde pouvait potentiellement être un agent des services secrets.

Sarah avait bien travaillé, elle avait été d'une efficacité redoutable. En vingt-quatre heures seulement, elle avait obtenu la bonne personne de contact. Oh, ce n'était pas très glorieux, à hauteur de la difficulté ou presque. Rafi avait passé toute son enfance dans le même kibboutz qu'elle. Cela tisse des liens. Aussi, lorsqu'elle avait demandé à son oncle policier plus d'informations sur le dénommé Mortimer, ce dernier l'avait aiguillé sur celui qui avait signé le registre chez le légiste. « *Tu le connais, c'est le petit Rafi Erziot* », lui avait-il dit.

Golda arriva par le front de mer. Blonde, grande et les yeux d'un bleu à lapider de l'azur, elle aurait sans doute pu faire illusion locale sur n'importe quelle plage australienne. Le vent était un peu frais. Habitée aux chaleurs du Golan, elle avait hésité à mieux se couvrir ; l'air du lac étant intrinsèquement plus lourd que celui de la mer. À quelques mètres d'elle, il repéra les tétons relevés. Ils devaient être aussi tendus que lui aurait pu l'être si l'image de Sarah ne lui était pas revenue en mémoire à la vue de la blonde. « *C'est ma meilleure amie, en plus, elle parle français* », avait dit Sarah. Don't touch donc ! Elle embrassa Saint Val avec une sorte de gêne. Il ressentait la même chose et chassa à nouveau l'idée de profiler, ruminer et conjecturer ce que devait être cette croupe en période d'assaut, lunette d'étambot humidifiée.

- Bonjour Alexis.
- Bonjour Golda. Tu as fait bon voyage ?
- Oui. Merci. Je passe un shabbat sur deux auprès de ma grand-mère qui vit ici à Telav.
- Tu es française ?
- Presque. À moitié en tout cas, je suis belge par ma mère.
- Van Antwerpen denk-ik !
- Ja, Schaatje.

Il serait bien resté là à discuter encore quelques instants. Il lui aurait bien proposé de choisir l'hôtel pour un cinq à sept, mais une version « 5 pm to 7 am ». Il résista correctement. Un café pour lui, un jus de melon pour elle et deux ou trois cigarettes chacun. Elle lui avait remis la grande enveloppe Kraft avant de partir. Elle sentait le regret, lui empestait les remords. Ce serait pour une prochaine. Avec Sarah peut-être. Cela le laissa songeur.

C'est dans le taxi « sherout » qu'il ouvrit l'enveloppe à l'abri des regards potentiellement indiscrets. Personne n'était à bord du taxi à part Saint Val et le taximan. À shabbat, pas besoin de réquisitionner des taxis individuels, les collectifs sont vides, et on y est à l'aise quand on occupe la place de six personnes. La voiture venait de prendre l'embranchement vers l'autoroute de Jérusalem. Le jour baissait, les pâturages de droite se paraient d'orange solaire. Les plaines arides ensablées de gauche viraient au gris.

Elle avait fait fort, Sarah. Réussir à obtenir le rapport du légiste avait déjà été une prouesse. Mais là où elle avait excellé, c'était dans le fait d'avoir identifié dans la liste des objets du défunt quelque chose qui avait, vérification faite, échappé aux enquêteurs. Un ticket en forme de bon de réception n'avait pas été relevé. Comment auraient-ils pu le faire, d'ailleurs ? Sarah, au premier coup d'œil, avait identifié les tickets de « bon pour réception » du nouveau magasin informatique ouvert récemment par le Kibboutz. Son ami de toujours, Ilan en était le gérant principal. Deux coups de téléphone, un regard insistant augmenté d'un « ne pose pas de questions », et Ilan avait cédé. Il avait desserti le disque dur du portable Sony et l'avait confié à Sarah avec la promesse de ne jamais rien dire à personne contre la certitude que le propriétaire ne viendrait plus jamais réclamer son dû.

C'était un disque dur SD qui pesait dans l'enveloppe. Saint Val, à mi-voix, essouffla « sacrée Sarah ». Il ne pouvait attendre tant la curiosité était à son paroxysme. Il démarra l'ordinateur MacBook Air et brancha le disque dur. À la lecture des informations contenues sur le disque dur, il était impératif de faire une « tournée » européenne et de repartir sur les traces de Gregor Muller dit le Gavial et des autres Gladios, les anciens agents dormants de l'OTAN.

\*  
\*\*

Parution prévue 2018.  
[www.saint-val.com](http://www.saint-val.com)  
[saintval@saint-val.com](mailto:saintval@saint-val.com)

Merci.